

« Le bouddhisme n'est pas une religion, mais une philosophie. »

Le bouddhisme est essentiellement une attitude en face de la vie, ce qu'on peut appeler, faute de mieux, une philosophie, mais une philosophie qui tend à l'absolu.

Michel Malherbe, *Les Religions de l'humanité*, 1990

Telle est sans doute l'idée la plus répandue, même chez les érudits, à propos du bouddhisme. Selon Jean-François Revel dans *Le Moine et le philosophe* : « Il s'agit d'une philosophie comportant une dimension métaphysique* particulièrement importante, qui reste cependant une métaphysique s'inscrivant dans la philosophie et ne relevant pas de la révélation, même si cette métaphysique comporte des aspects ritualistes s'apparentant à la pratique religieuse. » L'aspect philosophique est important dans la perception occidentale du bouddhisme, comme le montre un numéro spécial du *Nouvel Observateur* en 2003 intitulé, précisément, « La philosophie du bouddhisme ».

Est-ce que cela fait des bouddhistes des philosophes, au sens grec du terme ? Sans doute pas, tant il est vrai que la pensée bouddhique ne saurait se mesurer à l'aune de la philosophie grecque. En tout cas, cela fait d'eux quelque chose de plus, ou d'autre, que des « sages » orientaux, reposant dans la quiétude d'une conscience anesthésiée. Car l'Éveil* dont ils se réclament, quoiqu'il puisse être, n'est en rien une « anesthésie », comme on l'entend encore parfois dire. Une telle erreur d'interprétation résulte du fait

de privilégier certains textes réputés anciens et de les faire parler au nom d'une tradition vivante et complexe, qui ne manque pas de les contredire. C'est oublier que le bouddhisme n'est en fin de compte qu'une abstraction, et qu'il n'y a que des bouddhistes ; que le Bouddha* lui-même n'est pas l'auteur d'un seul livre, ni même un auteur, mais un emblème commode, auquel on a fait dire au cours des siècles à peu près tout ce qu'on voulait.

Pour beaucoup, l'essence du bouddhisme consisterait en un singulier refus de toute forme de révélation et de métaphysique, ce qui le rapprocherait de la philosophie. Le bouddhisme serait un moyen d'aider à vivre ou « d'apprendre à mourir » (selon le mot de Montaigne à propos de la philosophie), non un moyen d'accéder à un au-delà de la raison, une transcendance, comme se définit la religion. Mais là encore, ce qui vaut pour certaines écoles, qualifiées un peu vite de « bouddhisme primitif », ne vaut pas pour le bouddhisme dans son ensemble. La pensée bouddhique, même celle, éminemment logique et philosophique, d'un Nâgârjuna (II^e siècle), reste subordonnée à une doctrine du salut.

Certes, il existe une philosophie bouddhique, qui peut s'enorgueillir de noms tels que ceux de Nâgârjuna ou Chandrakîrti (VI^e siècle) pour l'Inde, de Tsongkhapa (XIV^e siècle) pour le Tibet, de Jizang (VI^e-VII^e siècle), Fazang (VII^e-VIII^e siècle) ou Zongmi (VIII^e-IX^e siècle) pour la Chine, Kûkai^{(1)*} ou Dôgen* pour le Japon. Les argumentations des docteurs bouddhiques n'ont rien à envier à celles de leurs confrères occidentaux. Mais elles s'inscrivent toujours dans un cadre particulier, qui est celui, non

pas tant de la raison universelle, que de la délivrance bouddhique. Comme le note l'érudit belge Louis de la Vallée-Poussin, le bouddhisme « est né et a vécu du sentiment de la survie et de la rémunération des actes*, de la foi en un salut éternel... En faire un rationalisme, c'est s'interdire d'y rien comprendre. »

Certains s'efforcent de dépasser les deux termes (religion ou philosophie) de l'alternative en utilisant les mots de sagesse ou de spiritualité. Pour d'autres, le bouddhisme est une pensée empreinte de tolérance. Pour d'autres encore, c'est avant tout une morale fondée sur la compassion. En réalité, il s'agit toujours d'affirmer, sans avoir l'air d'y toucher, que le bouddhisme n'est *pas* une religion, ou du moins que ses aspects proprement religieux sont secondaires.

Il n'est sans doute pas possible, ni même souhaitable, de régler la question une bonne fois pour toutes. S'en tenant ici au bouddhisme traditionnel, ou si l'on préfère asiatique, on le définira comme une religion, même s'il s'agit en l'occurrence d'une religion d'un type assez différent de celles auxquelles nous sommes habitués, une religion avec d'importantes composantes philosophiques, spirituelles, et magiques – autant de termes qui, dans notre logique d'Occidentaux, semblent s'exclure.

Si l'on s'en tient à la définition donnée par le sociologue Émile Durkheim, le bouddhisme est bien une religion, dans la mesure où il constitue un « système de croyances et de pratiques relatives au sacré qui produit des conduites sociales et qui unit dans une même communauté l'ensemble des individus qui y adhèrent. »

(1) le « u » dans les langues asiatiques se prononce généralement «ou».